

témoin téléguidé

8.26-40

Il se leva immédiatement et se mit en route.

Après le départ des apôtres Pierre et Jean, on imaginerait bien Philippe s'atteler à l'instruction de tous ces nouveaux chrétiens en Samarie. Ne fallait-il pas organiser la communauté locale, dénicher les personnes capables de prendre des responsabilités, donner un enseignement systématique et conséquente pour asseoir la foi des croyants samaritains ? Sans doute... Mais il semble que cela ne faisait pas partie du mandat de Philippe. Nous avons raison de nous préoccuper de discerner ce que Dieu nous demande — mais pour notre équilibre et la paix de notre cœur il est aussi essentiel qui nous soyons au clair au sujet de ce que le Seigneur ne nous demande pas.

Luc ne donne pas d'indication du passage du temps, mais l'agencement de son récit ne semble guère laisser de place entre le départ de Pierre et Jean et l'appel du Seigneur transmis par l'ange à Philippe. Cela semble contraire à toute logique et il est certain qu'aucun comité missionnaire, aucune commission d'évangélisation n'aurait pu approuver le départ précipité de l'évangéliste. Comment l'église en Samarie pouvait-elle survivre ? Comment a-t-elle survécu ? Nous ne le savons pas — mais rien ne nous permet de douter du fait que Dieu a pourvu. Mais il a pourvu par d'autres que Philippe, par quelques-uns de ces nombreux chrétiens anonymes, formés « aux pieds des apôtres » puis dispersés par la persécution.

Philippe avait démontré en Samarie que Dieu lui avait accordé un don d'évangéliste : il savait mettre la bonne nouvelle de Jésus à la portée des gens et les amener à comprendre leur besoin de prendre position par rapport à celui qui a donné sa vie pour les pécheurs. Et le Seigneur a organisé pour lui un ministère qui permettait à ce don de se développer et de porter ses fruits. C'était tout le contraire de la tendance actuelle à définir des « cahiers des charges » dans lesquels on tente de faire entrer des serviteurs dont les dons correspondent plus ou moins à ce qu'on recherche — souvent au prix de beaucoup de souffrance, d'incompréhension, de frustration de part et d'autre et, pour finir, de dons sous-exploités. Cette démarche découle de l'idée que l'église locale sait définir les ministères dont elle a besoin, prétention qui cache bien souvent la crainte de ce que le Seigneur pourrait faire si on lui laissait carte blanche...

une disponibilité étonnante

Mais le Seigneur avait carte blanche dans la vie de Philippe ! Il y avait tant d'objections très sensées et « sages » d'après la sagesse humaine qu'il aurait pu opposer à l'appel étrange qui lui a été adressé. La Samarie *avait accepté la Parole de Dieu*, la Samarie était en ébullition. Ce n'était sûrement pas le moment de retirer l'homme-clé, l'homme catalyseur qui avait déclenché ce mouvement ! Si l'église sur place avait été mieux organisée, elle aurait peut-être tenté d'empêcher Philippe de partir. Il est probable que certains ont critiqué ce départ et quelques-uns se sont peut-être permis de dire qu'il se trompait.

L'appel était urgent et précis : *Lève-toi, pars...* Il y a là un écho de l'appel du prophète Jonas qui nous invite à comparer la réaction de celui-ci avec celle de Philippe. *Jonas se leva pour s'enfuir à Tarsis* mais Philippe *se leva et partit* dans la direction indiquée par le messenger du ciel. Il y a là, à la fois, un exemple d'obéissance et un exemple de disponibilité. Était-il facile pour Philippe de tout plaquer, d'abandonner les foules enthousiastes de la Samarie pour se rendre dans un « trou perdu », dans un endroit désert où il n'y avait — pour ce qu'il savait — que des pierres à évangéliser ? Sûrement pas. Le désert est le lieu de la mise à l'épreuve, de la tentation¹. Quitter l'effervescence de la Samarie pour se retirer dans le désert du sud est une véritable épreuve pour Philippe, mais une épreuve qu'il affronte sans hésiter, puisque le Seigneur le lui demande. Le trajet représentait une distance d'environ cent soixante kilomètres et il les a parcourus à pied — pour parler à une seule personne. Que pensez-vous de votre propre disponibilité à côté de celle de ce jeune serviteur de Dieu ? (Je ne suis pas fier de la mienne...)

¹ Luc 4

On peut remarquer également que Philippe a dû traverser la Judée pour se rendre à son rendez-vous. Dieu n'a pas fait intervenir un apôtre pendant le séjour de l'Éthiopien à Jérusalem et il n'a pas envoyé un apôtre à sa poursuite lorsqu'il a repris le chemin de son pays. Pourquoi ? Nous ne le savons pas, mais nous pouvons supposer qu'aux yeux de celui qui connaît les cœurs, Philippe était le témoin qu'il fallait pour cette mission délicate qui consistait à intercepter cet homme au bon moment pour, en quelque sorte, « l'accoucher » à la vie nouvelle en Jésus. Le bon témoin, au bon endroit, au bon moment, c'est quelque chose que nous sommes incapables d'organiser — mais nous sommes capables d'entraver la réussite de ce genre de rendez-vous en traînant les pieds lorsque le Seigneur nous pousse à agir. Émerveillons-nous devant le fait que Philippe s'est approché du char au moment précis où le fonctionnaire éthiopien lisait le fameux passage d'Ésaïe 53 ! Mais tremblons aussi aux conséquences qu'aurait pu avoir pour l'Éthiopie une hésitation du témoin...

une recherche inachevée

Philippe est « téléguidé » jusqu'au véhicule de la cible. Ensuite, c'est un peu comme si l'Esprit lui dit : « À toi de jouer ! » C'est à lui d'entrer en conversation avec le haut fonctionnaire, d'évaluer la situation et de proposer son aide sans effrayer l'homme qui cherche. Mais cela, il sait faire. C'est cela son don et Dieu lui donne une nouvelle occasion de l'exercer. Si cet homme est venu de si loin pour adorer Dieu à Jérusalem, c'est qu'il est en recherche et qu'il entrevoit des réponses du côté du Dieu d'Israël². Mais cela, au départ, l'évangéliste ne le sait pas. Philippe est aidé par le fait que l'homme lit. Il n'a pas besoin de demander : « Que lis-tu ? » car l'Éthiopien lit à haute voix et Philippe connaît assez bien sa Bible pour reconnaître instantanément le texte concerné. Il pose la bonne question : *Comprends-tu ce que tu lis ?* L'homme avoue son besoin d'être *guidé*. La porte est ouverte et Philippe s'y engouffre.

L'eunuque lit et réfléchit. Il cherche. Il n'a pas besoin d'un gourou, de quelqu'un qui lui dictera ce qu'il doit penser et croire. Témoigner, ce n'est pas contraindre, ce n'est pas enfermer l'autre dans notre vision des choses mais lui ouvrir des perspectives sur comment Dieu voit les choses. L'Éthiopien est en recherche et ressent le besoin d'aide pour faire avancer sa quête, pour lui éviter les impasses et autres fausses pistes. Il est prêt à accueillir celui qui lui fournira les indices qui lui manquent, qui lui proposera un itinéraire qui aboutit. À Philippe de lui tracer l'itinéraire qui mène à Jésus-Christ.

Mais Philippe prend bien soin de respecter le cheminement de l'homme. Il aurait pu lui dire : « Laisse tomber ces vieux textes obscurs. Je vais t'expliquer les quatre lois spirituelles... Écoute-moi bien ! » Mais il ne le fait pas. Il comprend l'importance de partir de ce texte qui a interpellé l'homme. Et nous pouvons être certains que Philippe a aussi pris ses questions au sérieux. Les personnes qui se posent des questions sont souvent celles que l'Esprit de Dieu travaille déjà.

Que le Seigneur rende nos cœurs sensibles comme celui de Philippe, pour entendre le questionnement des gens, pour discerner ce qui les interpelle et pour leur proposer des pistes qui les conduiront à Jésus. Cela ne se passe pas toujours aussi rapidement que pour l'homme d'Éthiopie — il est plutôt l'exception car sa situation était exceptionnelle. Il faut parfois beaucoup de patience et de persévérance pour voir celui qui cherche trouver enfin la réponse au vrai besoin de son cœur en embrassant Jésus-Christ comme agneau de Dieu et Seigneur de la vie.

un baptême précipité

Notre approche prudente et sans doute trop cartésienne de la conversion et du baptême nous pousserait à dire que les choses vont trop vite dans cette histoire ! À peine la lumière s'est faite dans le cœur de l'Éthiopien qu'il demande lui-même le baptême. Et « comme par hasard » ils sont à côté d'un point d'eau...

Il est évident que Philippe a eu le temps d'expliquer pas mal de choses (y compris le sens du bap-

² Si l'homme est littéralement eunuque (castré), il est peu probable qu'il ait été admis comme prosélyte.

tême) — mais il s’agit quand même d’un « catéchisme » très court. Un des scribes qui recopiaient plus tard le livre des Actes a trouvé que c’était tellement court qu’il fallait quand même préciser la confession de foi du fonctionnaire. Il a donc ajouté le verset 37 : *[Si tu crois de tout ton cœur, tu peux être baptisé. Oui, répondit le dignitaire, je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu.]* Si ce verset ne fait pas partie du texte original de Luc, il nous renseigne néanmoins sur le fait que cet incident a posé problème pour certains chrétiens dans les générations ultérieures. Philippe a-t-il agi à la légère ? Ce baptême était-il trop précipité ?

Il ne semble pas avoir choqué Luc et il n’était pas plus précipité que les milliers de baptêmes du jour de la Pentecôte. L’homme avait déjà des bases. Pour faire un tel voyage, il devait déjà être très intéressé par le judaïsme, avoir étudié les Écritures. Lorsque Philippe lui a annoncé Jésus comme l’accomplissement des prophéties, le fonctionnaire a trouvé dans cette nouvelle la clé qui lui permettait de comprendre tout ce qui lui avait semblé obscur dans le livre des Juifs. C’était l’aboutissement d’une œuvre patiente de l’Esprit. Il était prêt. Il a accueilli avec soulagement et reconnaissance la bonne nouvelle de Jésus. Sa repentance et sa foi étaient évidentes pour l’évangéliste. Sa conversion à Jésus-Christ ne faisait pas de doute. *Qu’est-ce qui empêche que je sois baptisé ?* Que pouvait répondre Philippe ? Il ne pouvait y avoir d’objection théologique et il n’y avait pas d’empêchement pratique puisqu’il y avait de l’eau. Ainsi, conduit par l’Esprit, Philippe a baptisé un païen converti, avec ses serviteurs et gardes du corps comme seul public, avant même que Pierre ne se rende chez Corneille.

Pourquoi, par la suite, l’Église est-elle devenue si prudente, parfois si frileuse, et a-t-elle instauré un processus parfois long de « préparation au baptême » ? Une partie de la réponse vient d’une « institutionnalisation » de l’Église qui a trouvé dans le baptême un rite d’initiation bien commode. Ce courant en est venu à enseigner qu’on ne devenait pas chrétien par la repentance et la foi mais par le baptême lui-même — c’est tellement plus facile à contrôler ! Dans cette perspective, on en arrive rapidement à l’idée que le baptême n’est pas seulement un signe de la nouvelle naissance mais plutôt un « signe efficace » qui produit ou accorde la vie nouvelle. Nous récusons ces idées superstitieuses — mais puisqu’elles ont encore largement cours dans notre société, elles nous imposent une certaine prudence et nous poussent à explorer avec les candidats au baptême sa signification réelle. Nous ne pouvons pas honnêtement inciter des personnes à se faire baptiser sans les renseigner sur le sens profond de cet engagement.

Mais la question de l’eunuque éthiopien reste d’actualité. Si vous pouvez dire : « Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu » mais que vous n’êtes pas baptisé, vous feriez bien de vous la poser aujourd’hui : *Qu’est-ce qui empêche que je sois baptisé ?* La réponse vous appartient.

Lorsque l’Éthiopien est sorti de l’eau, son guide d’un jour avait disparu mais *il poursuivit sa route, le cœur rempli de joie*. Joie du salut, joie de l’obéissance, joie... du Saint-Esprit — son guide de tous les jours était bien installé dans son cœur et l’a accompagné jusque dans son lointain pays et chaque jour de sa vie.

Aucune organisation humaine n’aurait pu arranger la rencontre entre Philippe et l’Éthiopien sur la route de Gaza. Beaucoup de choses nous échappent ainsi — mais le Seigneur est à l’œuvre et c’est lui qui fait en sorte que le chemin du « chercheur » sincère croise celui du témoin adéquat, au bon moment. Notre part est de rester disponibles et obéissants.

Mais le but de ce récit n’est pas de nous inciter à exercer le don qu’avait Philippe — à moins que nous ayons le même, bien sûr. Il nous exhorte plutôt, à travers cet exemple, à rendre disponibles pour l’œuvre de Dieu les dons qu’il **nous** a donnés.